

Iconisme et structure de l'objet des signes linguistiques

Anthony G Jappy

Volume 21, Number 3, Winter 1989

La culture et ses signes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500870ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500870ar>

[See table of contents](#)

Article abstract

Research centered on pertinent data accepted to explain linguistic phenomena. The focus is on determining factors which affect the order of terms within sentences and within nominal and verbal clauses as well. Dealing with iconicity, the study is based on the Peircian theory of the iconic sign and more precisely belongs to a contemporary trend of linguistics which derives from the Peircian theory, namely the theory of iconicity.

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jappy, A. G. (1989). Iconisme et structure de l'objet des signes linguistiques. *Études littéraires*, 21(3), 59–66. <https://doi.org/10.7202/500870ar>

ICONISME ET STRUCTURE DE L'OBJET DES SIGNES LINGUISTIQUES

anthony g. jappy

Ce titre quelque peu mystérieux fait allusion à une voie de la recherche sur les données qu'on peut admettre dans une explication des phénomènes linguistiques ; il sera question plus particulièrement des déterminants de l'ordre des termes dans la phrase, mais ce qui vaut pour la phrase vaut également pour les groupes nominal et verbal. S'agissant d'iconisme, l'étude se place dans le cadre de la théorie peircienne du signe iconique, plus précisément dans un courant de la linguistique contemporaine qui en est issu, à savoir la théorie de l'iconicité.

Afin de situer ce mouvement, il sera utile de rappeler quelques principes de la linguistique saussurienne, théorie contre laquelle le mouvement iconiste constitue une réaction depuis la parution en 1966 de l'article *fondateur* de Jakobson : « À la recherche de l'essence du langage ».

On se rappellera, en premier lieu, que devant l'hétérogénéité et le caractère apparemment contingent des faits linguistiques, Saussure est amené à restreindre l'objectif de la linguistique à l'étude de la langue, conçue comme un organisme autonome, fermé sur lui-même : autonome, car indépendant des faits eux-mêmes, et indépendant aussi de toute considération du contexte et du monde référentiel¹ ; de plus, pour Saussure, les signes

sont des entités à deux faces, dont la mise en relation est parfaitement arbitraire ; enfin, lorsque Benveniste vient reformuler la théorie saussurienne, il propose de rendre arbitraire non la relation entre le signifiant et le signifié mais plutôt la relation unissant le signe et le monde référentiel². Étant arbitraire, cette relation échappe par conséquent à toute tentative d'explication.

On voit donc qu'avec ce centrément sur la langue et le principe de l'arbitraire, Saussure et Benveniste opèrent une sévère restriction sur ce qui peut entrer dans l'explication linguistique. Sont exclues plus particulièrement toute prise en compte du monde référentiel, ainsi que les circonstances d'énonciation.

Or, on peut mesurer l'importance du renversement opéré dans le champ de la linguistique par le mouvement iconiste, par les nouveaux *mimologues*, pour adapter l'expression de Genette³, au fait que dans la sémiotique peircienne, c'est précisément cette réalité, c'est-à-dire ce monde référentiel relégué à une sorte de limbes extralinguistiques par la théorie saussurienne, qui, en tant qu'*objet* du signe, est placée à l'origine du processus de signification. C'est effectivement ce monde référentiel qui détermine le signe dans son existence et ce jusque dans sa forme même — si bien que pour les iconistes, la structure du signe se conforme, à divers degrés, à la structure de l'objet qu'il représente. En d'autres termes, le signe imite la portion du réel qu'il représente, et c'est ainsi que le monde référentiel constitue la source unique de la motivation du signe ; de ce fait l'objet représenté, au sens peircien du terme, devient un élément incontournable de l'explication linguistique.

Cinq principes fondamentaux de la théorie de l'iconicité

1) On commencera par la définition même du signe :

Je définis un Signe comme quelque chose qui est si déterminé par quelque chose d'autre, appelé son *Objet*, et qui détermine de telle façon un effet sur une personne, lequel effet j'appelle son *Interprétant*, que ce dernier est par là même médiatement déterminé par le premier⁴.

Autrement dit, l'effet est déterminé par le signe, qui est lui-même déterminé par l'objet, si bien que c'est l'objet qui est à l'origine de tout le processus de signification, donnant par là même forme au signe.

2) La portée de la théorie de l'iconicité est tout naturellement sémantique, au sens de « l'étude de la relation entre le signe et son objet ». Or, c'est en vertu de la nature de cette relation entre signe et objet que Peirce a dégagé ses trois classes de signes les mieux connues, à savoir l'icône, l'indice et le symbole, selon que la relation relève de la ressemblance, de la contiguïté existentielle ou de la convention.

3) Pour Peirce, tout indice comporte ou implique une forme d'icône, et tout symbole une forme d'indice, si bien que tout symbole comporte ou implique une forme d'icône⁵. Et c'est en vertu de ce principe de l'implication de l'icône dans le symbole que Jakobson a pu trouver l'essence du langage dans la motivation du signe par son objet. Lorsque Genette prétend que « le langage signifie sans imiter⁶ », les iconistes rétorquent : « Au contraire, c'est bien *parce qu'il imite* que le langage a la capacité de signifier. »

4) Les trois modes d'être possibles de l'icône permettent de dégager non pas un, mais trois degrés d'iconicité distingués par ordre de complexité croissant et appelés respectivement l'image, qui est une simple communauté de qualité(s) partagées par le signe et son objet ; le diagramme, où les éléments et les relations entre éléments dans l'objet déterminent des éléments et des relations analogues dans le signe ; et enfin, la métaphore, où le signe représente un parallélisme dans l'objet⁷. De ces trois types d'iconicité, seul le diagramme semble avoir attiré l'attention des iconistes.

5) On se rappellera le deuxième principe de la linguistique saussurienne : le signifiant est linéaire⁸. Or, le monde référentiel est pluridimensionnel et se projette, pour ainsi dire, sur un signe qui, lui, est unidimensionnel. C'est précisément cette linéarité qui est le support de l'iconicité des signes. Il s'ensuit que l'ordre des termes dans les expressions linguistiques est signifiant. De ce fait, non seulement le linguiste a le droit de s'interroger sur les déterminants référentiels de cet ordre mais il se trouve en fait dans l'obligation de le faire.

C'est donc grâce à ces principes qu'il devient possible d'examiner la manière dont la structure de l'objet détermine la structure du signe qui le représente, d'affirmer que les signes sont tout à la fois conventionnels et motivés, et du même coup d'intégrer la syntaxe à la sémantique⁹. Il est à noter, enfin, que bien que l'on fasse rentrer des considérations concernant le

monde référentiel dans l'explication, en s'intéressant exclusivement à la communauté de *forme* de l'objet et du signe et non pas au contingent de l'acte individuel d'énonciation, on évite quand-même l'écueil de l'hétérogénéité des faits et de l'*ad hoc* que récusait Saussure.

Déterminants de l'ordre des termes dans la phrase

Dans le but d'étudier le rapport entre la structure du monde référentiel et la forme d'un signe complexe comme la phrase, examinons deux exemples tirés de Jakobson¹⁰ et un scénario fictif.

1) Veni, vidi, vici.

Ici Jakobson a décelé une relation diagrammatique entre l'ordre des propositions de l'énoncé et l'ordre chronologique des événements représentés : indiscutablement, la structure d'une portion du monde se retrouve dans la forme du signe qui la représente.

2) Le Président et le Ministre prirent part à la réunion.

Ici, note Jakobson, le choix du terme placé le premier reflète la différence de rang officiel entre les personnages¹¹ : explication déjà plus discutable, car il s'agit de savoir si la différence de rang social est bien le seul déterminant de l'ordre des termes de l'énoncé.

Dans la mesure où pourrait entrer en jeu autre chose que l'influence de la réalité *objective*, il convient d'examiner les diverses manières dont la structure de la réalité est projetée sur la linéarité du signe, car la théorie de l'iconicité pose que lorsque se projette sur une structure inéluctablement linéaire une structure qui ne l'est pas, l'ordre des termes de celle-là doit être signifiant. Examinons donc le scénario suivant : un événement comportant deux participants, Jean (de sexe masculin et connu de tous), une guêpe et un procès représenté par le verbe *piquer*. Comment cet événement va-t-il être rapporté, en supposant qu'il ait eu lieu hier soir ? Il s'agit, bien sûr, du problème de la motivation de la diathèse et il y a, en gros, deux types de solutions :

3) Une guêpe a piqué Jean.

4) Jean a été piqué / Jean s'est fait piquer par une guêpe.

En (3), le terme de départ du procès coïncide avec le terme de départ de l'énoncé, alors qu'en (4) le terme de départ du procès ne coïncide plus avec le terme de départ de l'énoncé. Si l'on pose à l'origine de l'énoncé une vision purement objective du monde référentiel ou de notre perception de ce monde, seul le premier énoncé serait possible ; or, en réalité, c'est sûrement le second qui serait le plus recevable, le plus *naturel*. Ceci pose, à mon sens, le problème du rôle de l'énonciateur dans l'objet, car il est évident qu'il a opéré, consciemment ou pas, une forme de filtrage de sa perception de l'événement.

L'énonciateur dans la structure de l'objet

Le problème est de déterminer à quel point et sous quelle forme on peut intégrer l'énonciateur dans la structure de l'objet. Or on sait, depuis les travaux de Benveniste, que tout énonciateur, de façon plus ou moins évidente, laisse sa *trace* dans les énoncés qu'il produit. De plus, la définition du signe fournie plus haut nous incite à placer l'énonciateur bel et bien dans l'objet du signe, ne serait-ce que pour la simple raison que sans énonciateur il n'y aurait pas de signe. Or, les énoncés (1)-(4) suggèrent plusieurs façons de concevoir le rôle de l'énonciateur dans une théorie de l'iconicité ¹² :

1) Une première position consiste à voir en l'énonciateur un simple observateur — les événements racontés donnent forme au signe et l'énonciateur ne fait que les constater ¹³ : c'est la position adoptée par Jakobson — position tenable seulement si tous les énoncés ressemblent à son premier exemple mais invalidée par l'exemple (4) où l'ordre des termes ne correspond plus à un quelconque ordre *référentiel*.

2) Une deuxième explication, plus peircienne, de ces données, tient au statut d'*existants* de l'énonciateur et de l'énonciation, phénomènes existentiels s'il en est ¹⁴. L'existence, dit Peirce, n'est pas un sentiment, n'est pas une qualité, n'est pas un en-soi, mais une relation : de même qu'il n'y a pas d'effort sans résistance, d'action sans réaction, de même il n'y pas d'existence sans l'Autre, la réalité, qui nous détermine dans notre existence ¹⁵. Dans cette optique, l'énonciateur n'est pas un individu, indépendant du monde dans lequel il évolue, mais un *premier* déterminé par, qui se détermine par rapport à, ce *second*, la

réalité¹⁶, qui inclut non seulement celui pour qui il produit son énoncé mais aussi ce dont il parle.

C'est donc en tant que premier terme d'une relation dyadique ou d'un faisceau de relations dyadiques, que chaque énonciateur participe à l'objet du signe. Chaque fois qu'il prend la parole, l'énonciateur transporte dans son énoncé cette relation au monde sous la forme d'une polarité EGO — NON EGO. Et c'est précisément cette polarité que l'on voit à l'œuvre dans les énoncés *naturels* du scénario discuté plus haut ; toutes choses étant égales, ce qui se rapporte à l'énonciateur — ce qu'il prend comme thème de son énoncé, ce qui lui est bien connu, ce qui est bien déterminé — se place tôt dans l'énoncé, alors que ce qu'il présente comme autre que lui, comme élément moins déterminé parce que non humain, moins bien connu, etc., figure dans l'énoncé en tant qu'information nouvelle et se place plus loin, plus tard¹⁷.



À la différence, donc, de la doctrine de l'arbitraire du signe, doctrine de la rupture entre les signes, leurs utilisateurs et le monde, la théorie de l'iconicité se pose comme théorie de la continuité formelle entre tous ces éléments. Car on n'oubliera pas que la continuité, ou synthèse, fondée sur le principe de l'implication de l'icône dans le symbole, constitue la troisième, la plus complexe, des trois catégories de l'expérience dégagées par Peirce, et trouve son expression la plus caractéristique dans la représentation, activité qui fait intervenir objet, signe et interprétant.

Si l'analyse précédente est juste, on est obligé de conclure que chaque fois qu'il prend la parole en tant que participant à l'objet du signe, l'énonciateur apparaît non pas comme une subjectivité individuelle mais comme premier élément d'une relation dyadique complexe. C'est cette opposition qu'il entretient avec le monde qu'il transporte à la structure de tout signe qu'il est amené à produire, qui *affleure* si clairement en (4) ci-dessus, et dans bien d'autres données examinées dans des perspectives non iconistes.

Université de Perpignan

Notes

- 1 Une cinquantaine d'années plus tard, Chomsky devait faire siennes ces mêmes considérations (*Studies on Semantics in Generative Grammar*, Janu Linguarum, Series Minor 107, La Haye, Mouton, 1972, pp. 198-199), y voyant l'idée centrale même de la tradition structuraliste américaine.
- 2 É. Benveniste, « Nature du signe linguistique », *Acta Linguistica*, 1, pp. 23-29 (repris dans *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, Gallimard, 1966, pp. 49-62).
- 3 Gérard Genette, *Mimologiques : voyage en Cratylie*, Paris, Seuil, 1976.
- 4 Charles S. Peirce, Lettre à Lady Welby du 23 décembre 1908.
- 5 Charles S. Peirce, *Collected Papers*, I-V, Cambridge, Mass., 1965, 2.247-9.
- 6 Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 185.
- 7 Peirce, *op. cit.*, 2.277.
- 8 F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1916, p. 102.
- 9 C'est ainsi que J. Haiman (*Natural Syntax*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985) parle de « syntaxe naturelle ». On peut regretter toutefois que si cet auteur répudie la doctrine saussurienne de l'arbitraire, il ait besoin d'adopter un peu hâtivement la position de Benveniste.
- 10 Roman Jakobson, « À la recherche de l'essence du langage », *Diogène*, 51, 1966, pp. 22-38.
- 11 *Ibid.*, p. 27.
- 12 Voir deux études récentes, S. Kuno et E. Kaburaki (« Empathy and Syntax », *Linguistic Inquiry*, vol. 8, 1977, pp. 627-672) et S. Ertel (« Where do the Subjects of Sentences Come from ? », *Sentence Production : Developments in Research and Theory*, Hillsdale, S. Rosenberg ed., Lawrence Erlbaum Associates, 1977, pp. 141-167), qui voient respectivement dans l'ordre des termes de la phrase l'influence de phénomènes « empathiques » et du champ phénoménal de l'énonciateur.
- 13 On pense irrésistiblement à la formule de Benveniste (*op. cit.*, p. 241) : « Les événements sont posés comme ils sont produits à mesure qu'ils apparaissent à l'horizon de l'histoire. Personne ne parle ici : les événements semblent se raconter eux-mêmes. »
- 14 À noter qu'une position « intermédiaire » peut être illustrée par la terminologie de B. Russel (*Inquiry into Meaning and Truth*, London, Allen & Unwin, 1940, p. 102) lorsqu'il parle de ce qu'on appelle plus volontiers aujourd'hui les embrayeurs ou déictiques. Les « particuliers égocentriques » du logicien constituent une sorte de centrement sur l'égo, comme source d'une distribution centripète ou centrifuge des éléments de la phrase. L'inconvénient ici, c'est que la linéarité signifiante du signe est masquée par la notion d'« égocentricité ».
- 15 « L'existence est ce mode d'être qui se réalise dans l'opposition à un autre [...]. Une chose sans opposition *ipso facto* n'existe pas. » Peirce, *op. cit.*, 1.147.
- 16 « Nous avons vu que c'est la conscience immédiate qui est essentiellement première, et c'est cette chose morte externe qui est essentiellement seconde. » *Ibid.*, 1.361.
- 17 Pour une discussion « non iconiste » de ces phénomènes, le lecteur pourra consulter, outre les articles de Ertel et de Kuno et Kaburaki, Allan (*Linguistic*

Meaning, London, Routledge & Kegan Paul, 1986, vol. II) et Halliday (*Introduction to Functional Grammar*, London, Arnold, 1985, ch. 6) où il est question de l'ordre des éléments des syntagmes nominaux et verbaux.